Analyse de *« Plus loin, mais où ?»*

Progrès ou regret ?

Le poème s'ouvre sur une promesse. Le progrès est d'abord présenté comme un idéal presque lumineux : aller « plus vite », « plus loin », « plus haut », diminuer la peine, la faim, la maladie, le temps perdu. Ce début est important, car il évite d'emblée toute nostalgie facile. Le texte reconnaît que le progrès a réellement amélioré la condition humaine. La machine, la médecine, les transports, les communications ont apporté des bénéfices incontestables.

La rupture vient avec la question : **« Mais plus loin… vers où ? »** Elle constitue le véritable point de départ du poème. Le problème n'est donc pas le mouvement en avant, mais sa direction. Le progrès cesse d'être une évidence dès lors qu'on ne sait plus vers quoi il conduit.

Le refrain reprend cette interrogation sous une forme presque enfantine et ironique avec l'expression **« mon beau miroir »**. Le progrès devient un miroir dans lequel l'humanité contemple ses réussites, mais où elle devrait aussi apprendre à voir ses contradictions. La formule **« Si nous gagnons toujours du temps, pourquoi courons-nous tant ? »** résume l'un des paradoxes majeurs de la modernité : les inventions censées nous libérer du temps semblent parfois nous avoir rendus encore plus pressés.

La voiture fournit ensuite un premier exemple très concret. Elle représentait au départ la liberté, l'ouverture des horizons, l'autonomie. Mais cette promesse s'est retournée partiellement contre elle-même : villes adaptées à l'automobile, trottoirs réduits, pollution, congestion. La chute — **« Étrange progrès que celui qui accélère jusqu'à l'embouteillage »** — fonctionne presque comme une maxime. L'image est simple, mais elle condense toute l'ambivalence du progrès : un outil conçu pour gagner du temps peut finalement en faire perdre.

La strophe consacrée à la terre développe le même mécanisme. Le progrès agricole a permis de produire davantage et de nourrir davantage de personnes. Là encore, le texte ne nie pas le bénéfice initial. Mais il montre le basculement lorsque le « davantage » devient « encore ». Ce petit mot marque le passage de la nécessité à la démesure. Produire plus n'est plus forcément progresser si cette augmentation détruit les sols, les insectes utiles ou l'équilibre écologique. La formule **« La terre n'est pourtant pas une usine que l'on remplace quand elle tombe en panne »** rappelle brutalement que certaines ressources ne sont pas substituables.

La partie consacrée au numérique déplace ensuite le problème vers les relations humaines. Le monde entier tient désormais dans une poche : savoirs, cartes, nouvelles, visages. Le mot **« Miracle »** reconnaît la dimension prodigieuse de cette révolution. Mais, immédiatement après, la main qui tient le monde devient aussi celle qui ne lâche plus l'écran. Le progrès de la connexion peut ainsi produire son contraire : la distance humaine. L'opposition entre « mille amis » et « personne à qui parler » résume cette contradiction.

La formule **« Nous avons connecté les hommes. Reste à vérifier que nous ne les avons pas débranchés les uns des autres »** est probablement l'un des centres du texte. Elle joue sur le vocabulaire technique pour parler d'une réalité affective. Le réseau relie les appareils ; il ne garantit pas que les êtres humains restent réellement reliés.

La strophe sur les objets pousse encore plus loin la critique du progrès confondu avec la nouveauté. Les objets deviennent « intelligents », mais leur remplacement est souvent prévu presque dès leur naissance. Le texte attaque alors moins la technologie elle-même que la logique de consommation qui l'accompagne : changer avant de réparer, jeter avant d'user. La formule **« fabri-**

quer le besoin après avoir fabriqué l'objet » met en évidence un renversement : ce n'est plus toujours le besoin qui appelle l'invention, mais l'invention qui crée artificiellement son propre besoin.

Le passage sur le coût caché du numérique complète cette critique. Le monde virtuel paraît léger, immatériel, presque sans conséquence. Pourtant, derrière les écrans existent des mines, des serveurs, de l'énergie, des terres exploitées. La phrase **« Le numérique semble ne rien peser. Quelque part pourtant, quelqu'un en porte le poids »** dépasse même la seule écologie : ce « quelqu'un » peut être la planète, mais aussi les travailleurs, les populations vivant près des zones d'extraction ou les générations futures.

Le pont constitue le véritable cœur philosophique du poème. La question devient alors : **qu'est-ce qu'un progrès ?** Le texte refuse successivement plusieurs réponses trop simples : une invention, une augmentation de la production, une accumulation de biens, une augmentation de la vitesse. La formule **« Courir plus vite vers un mur n'a jamais été un progrès »** condense toute cette réflexion : la vitesse n'a de valeur que si la direction en a une.

À partir de là, le poème propose enfin ses propres critères. Le progrès serait ce qui fait reculer la souffrance, protège sans exclure, libère du temps, facilite la vie sans détruire ses conditions d'existence. Il cesse donc d'être seulement technique pour devenir **moral, social et écologique**. Une innovation ne peut être appelée progrès uniquement parce qu'elle fonctionne ; il faut encore demander ce qu'elle fait à l'être humain et au monde.

La phrase **« Ce n'était pas mieux avant. Mais cela ne veut pas dire que tout ce qui vient après est meilleur »** joue ici un rôle décisif. Elle protège le poème contre toute lecture passéiste. Le texte ne réclame aucun retour à un âge d'or imaginaire. Il refuse seulement l'idée inverse selon laquelle toute nouveauté serait automatiquement un progrès.

Vient alors une série de trois oppositions très fortes :

nouveau / mieux
possible / souhaitable
plus / progrès

En quelques mots, elles résument l'ensemble du poème. La modernité maîtrise de mieux en mieux le « possible » ; le texte lui demande désormais de réfléchir davantage au « souhaitable ».

Le dernier refrain devient logiquement plus lumineux. Là où le premier interrogeait, celui-ci ouvre une possibilité : **« il est encore temps de voir »**. Il ne s'agit donc pas de condamner le progrès, mais de le réorienter. Le futur reste ouvert.

Enfin, la coda élargit encore cette idée. Le progrès peut aussi consister à ralentir, contourner, voire renoncer. C'est presque une inversion du sens habituel du mot : savoir renoncer à une possibilité peut parfois constituer une avancée plus grande que son exploitation.

La formule finale **« Est-ce possible ? / Est-ce mieux ? »** est alors la véritable conclusion intellectuelle du texte. Elle oppose la question de la puissance à celle de la valeur.

Et l'ajout final apporte une dimension encore plus humaine : le progrès n'est peut-être pas toujours la recherche d'un avenir « meilleur » au sens de plus performant, plus rapide ou plus spectaculaire. Il peut simplement consister à **préserver ce qui était déjà bon**, à empêcher que demain détruise ce qu'hier avait réussi à construire.

Ainsi, le poème finit par proposer une définition très simple mais exigeante du progrès : **avancer sans perdre l'humain en chemin**.

Et c’est précisément ce qui donne tout son sens au titre **« Plus loin, mais où ? »** : le véritable problème de notre époque n’est peut-être plus de savoir jusqu’où nous pouvons aller, mais de décider **où nous voulons aller — et ce que nous refusons de perdre en route.**
